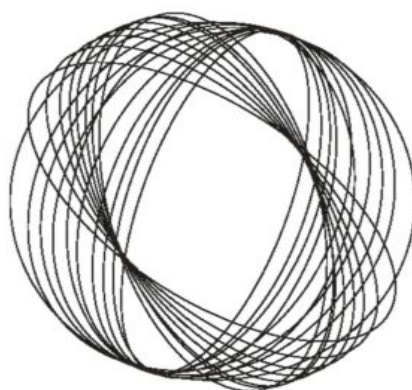


DU MONDE ENTIER

HANS-ULRICH TREICHEL

**PLUS BELLE
QUE JAMAIS**

ROMAN
TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR BARBARA FONTAINE



nrf

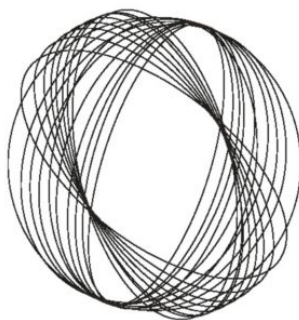
GALLIMARD

DU MONDE ENTIER

HANS-ULRICH TREICHEL

**PLUS BELLE
QUE JAMAIS**

ROMAN
TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR BARBARA FONTAINE



nrf

GALLIMARD

HANS-ULRICH TREICHEL

PLUS BELLE QUE JAMAIS

r o m a n

*Traduit de l'allemand
par Barbara Fontaine*

nrf

GALLIMARD

Je n'en ai jamais parlé à personne. De mon statut d'élus, si je peux l'appeler comme ça. Ni à mes amis et connaissances – ni à Erik. Et c'est ce qui m'a le plus coûté. Erik et moi étions des concurrents depuis que nous nous connaissions. Des concurrents de la vie. Des concurrents en toute chose. Du moins de mon point de vue. Et mon statut d'élus était bien une espèce de victoire. Ou peut-être pas ? Pour une fois, j'étais enfin le gagnant dans une compétition qui, le reste du temps, tournait toujours en ma défaveur. Erik n'était pas seulement le meilleur en ce qui concernait les résultats scolaires, la popularité auprès des filles, le sport ou la vie professionnelle, ce dont j'aurais pu m'arranger. Non, il semblait aussi mener la vie la plus intéressante et la plus riche. Et ce dès notre scolarité. Alors même que nous étions tous deux des habitants normaux d'une petite ville d'Allemagne du Nord. Quelles expériences pouvait-on y faire. Acheter des fringues dans la grande ville la plus proche, à trente kilomètres, qu'on appelait la métropole du shopping parce qu'il y avait deux grands magasins. Aller au concert de jazz estival dans le hall de la bibliothèque municipale, passer un week-end au bord de la mer du Nord, à Döse ou à Duhnen bei Cuxhaven, et ce à chaque saison. Rien de tout ça ne me plaisait particulièrement, à part peut-être le concert de jazz, même si les

musiciens en question étaient les enseignants et les étudiants d'une école de musique sacrée de la région de Lippe, qui s'adonnaient à leur passion du jazz comme à une activité annexe, presque hérétique, ce qui ne semblait déranger personne à cette école.

Tels étaient les moments forts de ma jeunesse, et il n'avait pas dû en aller autrement pour Erik. Cela dit, c'était quelqu'un qui vivait les choses autrement. Ce qui importe n'est pas ce qu'on fait, mais comment on le ressent en le faisant. Erik paraissait heureux de tout ce qui lui arrivait. Où qu'il aille, quoi qu'il entreprenne, il revenait toujours enthousiaste. Comblé de ses expériences, quelles qu'elles soient. Moi, je ne cessais en revanche, comme un chercheur d'or désespéré, de passer au tamis mes expériences quotidiennes pour au moins y trouver quelques pépites d'or. Et c'était assez difficile comme ça.

J'ignorais pourquoi Erik avait un sens de la vie aussi enviable. Il ne me laissait pas l'approcher d'assez près. Il était aimable, bon camarade, mais il évitait tout lien trop étroit. J'aurais donné beaucoup pour être son meilleur ami. Ou même son deuxième ou troisième meilleur ami. Quand je pensais à tout ce que j'aurais pu apprendre grâce à lui. Et sans doute aussi pu vivre avec lui. Sans parler de ses talents et de sa manière de gérer le quotidien. La décontraction, par exemple, avec laquelle il effectuait sa scolarité en bon élève, aussi doué pour les arts que pour les sciences et techniques et les langues, sans jamais se faire mal voir, mais sans être un fayot non plus. Au contraire, il aidait dès qu'il pouvait aider, et on pouvait tout à fait lui demander de déposer aux toilettes, pendant un devoir sur table en mathématiques, un papier contenant les solutions.

Au lieu de me tenir à l'écart et d'aller mon propre chemin avec le même détachement à la fois aimable et décontracté, je redoublais

d'efforts pour être proche de lui. Ou même, je l'avoue, pour être comme lui. Et ce, bien sûr, parce que j'étais complètement différent. Ni grand, ni mince, ni dégingandé, plutôt un peu rond, rien à voir avec le genre Mick Jagger qu'il incarnait pour moi, souple des hanches, sûr de lui, sensuel, viril, et en même temps androgyne avec son épaisse chevelure qui tombait tout en souplesse. Moi, j'étais plutôt du genre comptable, avec les tempes dégarnies dès l'année du bac.

Peut-être que j'exagère à mon désavantage. Car je ne me contentais pas d'admirer Erik, j'avais aussi tendance à me montrer à moi-même sous un plus mauvais jour que nécessaire. Nous n'étions probablement que deux lycéens archi normaux, l'un sans doute plus beau, plus mince et aux cheveux plus épais que l'autre, et j'aurais tout à fait pu me dire à l'époque : Qu'est-ce que ça peut faire, les gens sont différents, point. Mais ça me faisait quelque chose. Bien plus et beaucoup plus longtemps qu'il n'aurait fallu. En considérant la situation aujourd'hui, je poserais ce diagnostic peu surprenant : j'idolâtrais Erik. Il était la star et moi le fan. Il le savait et le sentait, restait fair-play, mais gardait ses distances. Comme font les stars avec leurs fans. Elles restent aimables et signent des autographes – mais ne veulent surtout pas de contacts personnels plus rapprochés et encore moins de familiarité.

Ainsi n'ai-je jamais trouvé quel était le secret d'Erik. Comment faisait-il pour avoir l'air à la fois si décontracté et si expérimenté, revenu de tout et homme du monde ? Un effet encore renforcé par le fait qu'il avait été le premier de notre classe à avoir une voiture et à venir au lycée avec. C'était une BMW 2000 CS. Ce à quoi d'ailleurs il n'accordait pas beaucoup d'importance. Quand on lui parlait de sa voiture, il haussait les épaules. C'est juste une voiture. D'occasion, qui plus est. Mais pour moi, cette BMW 2000 CS blanche était bien

plus qu'une voiture. C'était une marque de personnalité. Il fallait l'avoir méritée au meilleur sens du terme, une telle voiture. Il fallait être à la hauteur de la voiture. Erik était à la hauteur de la BMW 2000 CS. Une Renault 4 ou une Citroën 2 CV, par exemple, aurait été un pur déguisement. Une voiture d'étudiant. *A fortiori* une voiture de sport à deux places ou un cabriolet. Cette BMW légèrement grisonnante et néanmoins sportive, en revanche, seyait parfaitement à son propriétaire. Il se fondait presque avec elle.

Personne n'en voulait à Erik de sa BMW, de même qu'on ne lui en voulait pas de sa coiffure ou de ses vêtements, par exemple les pantalons larges qu'il portait généralement, alors qu'à l'époque nous mettions tous des pantalons cigarette. Tout lui allait. Et c'était bien ce qui me captivait. Être comme Erik un jour ! Mais je n'en avais pas la recette. Car je n'avais pas réussi, pendant toutes les années de notre scolarité, à déchiffrer son secret – ou plutôt le secret de son sens de la vie. Je pouvais seulement spéculer. Mais je ne suis pas arrivé bien loin, seulement à imaginer qu'il devait mener une deuxième vie. Cette spéculation était alimentée par le fait qu'il habitait au-delà du massif qu'on appelle la forêt de Teutberg, dans un village assez éloigné qui faisait partie d'un autre district et qui profitait, en matière de paysage, des contreforts de cette chaîne de montagnes, certes pas très haute mais tout à fait charmante. Alors que le village dans lequel j'avais grandi se trouvait de ce côté-ci du massif, dans un pays plat mité de zones industrielles. Cela dit, la plaque minéralogique de la voiture d'Erik ne correspondait à aucun des deux districts, elle affichait un simple *D* pour Düsseldorf. La BMW d'Erik était immatriculée à Düsseldorf, ce qui conférait autant à la voiture qu'à son chauffeur une aura supplémentaire. Düsseldorf, c'était certes la Rhénanie-du-Nord-Westphalie, mais avec un petit air de Paris. La ville de la mode et des gens riches. Sans doute qu'Erik

lui-même ou sa famille faisaient partie de ces gens riches, ou du moins avait-il des liens assez étroits avec eux pour pouvoir faire immatriculer sa voiture là-bas.

Chez Erik, tout était un peu différent. Il était auréolé d'une espèce d'étrangeté qu'il combinait avec une distance à la fois aimable et ferme, ce qui augmentait encore sa force d'attraction. Il ne connaissait manifestement pas le sentiment de solitude. Et il n'avait pas besoin non plus, semblait-il, d'un meilleur ami. Car il ne gardait pas ses distances seulement avec moi – heureusement, je dois dire –, mais avec tous les autres. Avec les garçons comme avec les filles. Il aurait eu toutes ses chances. Rares étaient les filles de notre classe à rater une occasion de monter dans sa BMW. Mais il ne paraissait pas y avoir de favorite. Il ne s'acoquinait avec personne, et je ne l'ai jamais surpris dans la moindre amourette avec une camarade de classe. Ni, bien sûr, dans un flirt avec un des garçons. Encore moins. Je le connaissais trop bien pour ça. Cela dit, ça ne m'aurait pas gêné qu'il ait un faible pour la gent masculine. Cela m'aurait plutôt déchargé. Il n'y aurait plus eu de concurrence entre nous. Les garçons, ou même les hommes, ce n'était pas le terrain sur lequel je voulais concourir. Et lui non plus, manifestement. Même s'il n'avait pas d'amie attitrée pendant notre scolarité, je n'ai jamais eu le moindre doute quant au fait qu'il était non seulement un homme qui aimait les femmes, mais aussi un homme aimé des femmes. Et surtout, j'en étais tout aussi certain, aimé des femmes qui m'auraient également plu et pour lesquelles je l'enviais par principe, sans même les connaître.

Notre compétition de vie a commencé à se détendre à mes yeux – involontairement – lorsque, après le baccalauréat, nous avons quitté notre région du Nord pour aller à Berlin, ou plus exactement

à Berlin-Ouest. Il était évident pour nous deux depuis longtemps que nous voulions étudier à Berlin. Chacun l'avait décidé de son côté, et d'ailleurs c'était une mode. Ceux qui n'étudiaient pas à Brunswick ou à Hanovre, en restant le cas échéant chez leurs parents et en faisant les allers et retours, partaient souvent à Berlin-Ouest. Dans la ville d'exception, la ville divisée, dont les habitants et la vie qu'on y menait jouissaient de ce fait d'une certaine exclusivité et actualité historique. À cela s'ajoutait l'exemption du service militaire, un privilège non négligeable pour tous ceux qui déclaraient leur premier domicile à Berlin avant le recensement.

Il m'importait qu'Erik et moi ayons décidé indépendamment l'un de l'autre de déménager à Berlin. Cela m'importait vis-à-vis de moi-même. Je ne l'avais pas suivi. Pourtant, cela me turlupinait qu'il se soit occupé de son logement à Berlin dès avant le baccalauréat et qu'il ait trouvé un appartement à louer. D'abord le permis de conduire, puis la 2000 CS et maintenant un appartement à lui. Il ne s'en vantait pas, la vantardise n'était pas son truc, mais la discrétion démesurée non plus. Il racontait donc à qui voulait l'entendre qu'il avait désormais une adresse à Berlin, plus précisément à Charlottenburg, et qu'il avait déjà aménagé l'appartement : trois pièces, cuisine, salle de bains. Vaste, lumineux et bon marché. Qui plus est dans la Schlüterstraße, à quelques minutes seulement du fameux Ku'damm. En d'autres termes, un rêve ! Si au moins il n'avait eu que deux pièces. Cela aurait un peu atténué mon envie. Mais il n'y avait rien à faire. La bonne vie d'Erik pouvait continuer, et j'allais devoir me grouiller pour l'égaliser. Et si je ne pouvais pas l'égaliser, je voulais au moins y avoir ma part. Amicalement parlant. Nous étions quand même des camarades de classe. Des provinciaux dans la grande ville grise de Berlin. Lui autant que moi. Ça créait des liens.

À vrai dire, même à Berlin les rôles étaient inégalement répartis. D'abord, j'ai logé dans un foyer d'étudiants près de la station Tiergarten, puis dans un appartement juste à côté, d'où je voyais le foyer d'étudiants depuis la fenêtre de la cuisine. Une pièce, une cuisine et une salle de bains tout en longueur, avec des toilettes mais sans fenêtre. Toujours mieux que pas de salle de bains du tout ou des toilettes sur le palier. L'appartement n'était pas loin de l'Université technique où je m'étais inscrit en architecture malgré une certaine incertitude quant à mes talents techniques. En tout cas, mes résultats au bac étaient assez bons pour me permettre d'étudier. Mais j'aurais tout aussi bien pu imaginer des études artistiques à l'École supérieure des arts, qui n'était pas beaucoup plus loin. L'architecture et l'art : il y avait des recoupements. En fin de compte, tout ce qu'on étudiait était un risque dès lors qu'on ne faisait pas partie des gens particulièrement doués qui savaient dès le lycée quel était leur point fort. J'étais plutôt du genre universel, beaucoup de choses m'intéressaient, mais je ne savais pas encore si j'étais assez doué pour toutes ces choses. Pourquoi pas la biologie ou les langues, le français par exemple, à l'Université libre. Mais dans ce cas il aurait mieux valu que j'habite à Steglitz ou à Dahlem.

Le fait que je me sois inscrit en architecture avait aussi à voir, d'une certaine façon, avec Erik et notre course à la vie. Nous savions que nous voulions tous les deux étudier à Berlin, mais nous ne nous étions pas mis d'accord sur nos futures disciplines. À mon grand regret. J'aurais bien aimé étudier avec lui. Peut-être même assister aux mêmes séminaires et travaux pratiques. Dans une discipline comme l'architecture, on faisait sûrement aussi des travaux pratiques. Erik et moi devant la planche à dessin. Planifiant ensemble un lotissement de maisons mitoyennes. Y avait-il seulement de la place à Berlin pour de nouveaux lotissements ?

Probablement pas. Ce n'était pas très intéressant, d'ailleurs. Toutes les maisons identiques. Plus intéressante était la rénovation des vieux quartiers d'habitation. La Chamissoplatz à Kreuzberg, par exemple. Je l'aurais bien rénovée en compagnie d'Erik, ne serait-ce que sur la planche à dessin. Dans le cadre d'un séminaire intitulé *Secteur de rénovation Chamissoplatz – Esquisses et concepts*. Ou quelque chose dans le genre. Études communes et coopération auraient été la meilleure garantie de garder le contact, et peut-être la chance de développer une vraie amitié.

Pourquoi était-ce aussi à cause d'Erik que je m'étais décidé pour l'architecture ? Pour des raisons tactiques, en un sens, des raisons de tactique amicale. Je supposais qu'il ne voulait pas parler de ses projets avec moi pour que je n'aie pas l'idée d'étudier la même chose que lui. Il ne voulait plus avoir à côté de lui pendant ses études le fan et admirateur de ses années de lycée. Mais moi, ça ne me dérangeait pas de l'admirer. Il avait quelque chose à offrir. Un style de vie et une manière d'être, pour dire ce qui est. Ce qui me dérangeait, c'était que plus il sentait mon admiration et mon désir de proximité, plus il prenait ses distances. Dès le lycée je me suis donc entraîné à la réserve. Et ce littéralement. Je m'entraînais à la distance et à l'aimable indifférence. Je n'étais pas un *stalker*, quand même. Et je n'étais pas dérangé psychiquement par ailleurs. Mais plus je m'améliorais en distance et en aimable indifférence, plus je m'éloignais nécessairement de lui. Je devenais un camarade aimablement distant d'Erik. Cela me valait sans doute quelque respect de sa part, mais qu'est-ce que j'en retirais ? Il restait tel qu'il était : aimable, mais à distance, complètement détendu, mais inaccessible.

Heureusement que les années de lycée ont fini par se terminer et que les études offraient une nouvelle perspective. Pour Erik. Pour

moi. Et pour notre amitié future, qui n'avait une chance de se développer que si je restais le plus discret possible. Et ne lui courais surtout pas après, y compris dans le choix de la discipline. Mais que faire ? J'ai mis un certain temps à trouver l'idée. Ne pas lui courir après ne suffisait pas. Prendre les devants était la solution. Et cela impliquait que je m'inscrive en architecture le plus tôt possible, puisque j'étais sûr, ou pour ainsi dire sûr, qu'il le ferait aussi. Il ne me l'avait jamais dit, je ne le lui avais jamais demandé, mais des indices de poids allaient en ce sens. Il avait beau, malgré son intérêt pour la technique, être aussi le genre artiste, jamais il n'étudierait les langues ou la littérature. Trop pédagogique et trop féminin. Les enseignantes n'étaient pas sa tasse de thé. Ça, je le savais. Et je savais aussi qu'il faisait de la photo. Avec un appareil de grande qualité, comme ceux qu'utilisaient les professionnels. De plus, il lisait des ouvrages spécialisés et développait lui-même ses photos. En noir et blanc. Ce qui faisait très professionnel. Un jour, j'avais parcouru avec lui toute une pile de ces tirages en noir et blanc. Il les avait dans sa voiture et me les avait montrés avec une spontanéité inhabituelle. Il faut dire que ce n'étaient pas des photos privées, mais plutôt d'architecture. Presque toujours sans personnage, et on y voyait presque toujours des détails architecturaux de bâtiments : des portes, des fenêtres, des escaliers et des rampes d'escalier. Comme je l'avais interrogé sur le sens de tout ça, il avait seulement répondu : « C'est que ça m'intéresse. »

Je n'avais pas posé d'autre question, car il avait raison. C'était intéressant. C'était plus qu'intéressant. Les portes, les fenêtres, les escaliers et les rampes – on les côtoyait tous les jours. C'était tactile, pratique, esthétique. Ce genre de rampes pouvait être une véritable œuvre d'art, même sans penser à l'architecture baroque ou de la Renaissance, c'était tout le temps valable. Alors pourquoi ne pas

étudier l'architecture. Et se chercher des spécialités *ad hoc*. L'architecture était un travail d'équipe. Et Erik avait manifestement déjà trouvé ses spécialités.

Je savais qu'il était à Berlin, je savais où il habitait, j'aurais pu l'appeler ou sonner à sa porte, mais je m'en suis abstenu pour ne pas retomber dans mon fanatisme d'autrefois. Le hasard me viendrait bien en aide. Une rencontre fortuite dans les longs couloirs de la TU, l'Université technique. Toi aussi, tu es là ? En architecture ? Et si on prenait rendez-vous ? Mais cela ne s'est pas produit. Pas d'Erik, nulle part. Ni dans les couloirs, ni au resto U, ni dans les séminaires, ni dans la Straße des 17. Juni, où se trouvait le bâtiment principal de la TU, et pas davantage dans les bars et les cafés de la Hardenbergstraße ou autour de la Savignyplatz.

L'absence d'Erik n'était pas ma seule déception, les études d'architecture n'étaient pas non plus telles que je les avais imaginées. Trop mathématiques, trop techniques, trop scientifiques et aussi, je l'avoue, trop difficiles pour mes piètres talents techniques. J'aurais pu me douter que des études dans une université technique exigeaient surtout des capacités techniques. Mais j'avais été aveuglé. Cela dit, je continue à penser qu'avec Erik j'aurais réussi. Il n'aurait pas seulement pu m'aider pour les travaux associés aux séminaires, il m'aurait aussi montré comment suivre de telles études sans crispation. Mais c'étaient des rêves. J'ai été assez réaliste pour me raviser et changer de discipline, donc aussi d'université, même si cela n'était pas absolument nécessaire, on pouvait aussi étudier la romanistique, ou plutôt la littérature comparée, à la TU. Les techniciens s'enorgueillissaient d'un département de sciences humaines, petit mais réputé. On le devait à l'Histoire. Surtout celle du *xx^e* siècle. La technique pure peut causer votre perte.

Néanmoins j'ai préféré changer pour l'Université libre, la FU, où je me suis inscrit en romanistique. Tant qu'à faire. Je n'avais perdu que deux semestres. C'était tolérable. Et avec le français je pouvais devenir professeur de français. Et beaucoup d'autres choses. Y compris les fonctions diplomatiques, si jamais je me mettais à nourrir de telles ambitions. Je verrais bien. D'abord les études. Mon français scolaire était bon, meilleur que mon anglais scolaire. J'avais un faible pour la francophonie, et pour la France *a fortiori*. Le cinéma français. La musique française. Paris ! J'avais déjà fait plusieurs voyages à Paris en tant qu'élève et j'étais allé deux fois dans le sud de la France – avec mon sac à dos. Je connaissais le pont du Gard, les Saintes-Maries-de-la-Mer, Avignon et Cannes, mais pas pendant le festival, où François Truffaut avait remporté dans les années cinquante un prix pour *Les Quatre Cents Coups*. C'était avant ma période cinéophile, je le savais grâce aux *Cahiers du cinéma*.

Erik était également cinéophile, et le fait que je l'aie revu pour la première fois à Berlin alors qu'il regardait les affiches devant le cinéma Filmkunst 66 de la Bleibtreustraße, qui annonçaient un film de Claude Chabrol avec Jean-Louis Trintignant, faisait partie du programme. Du programme français : j'estimais qu'aucun étudiant romaniste ne devait rater les derniers films français – et quelqu'un comme Erik encore moins. Il aurait pu jouer lui-même dans un de ces films où l'on passe son temps à fumer, faire l'amour et flâner dans les rues de Paris. Parfois en journée, de préférence sous la pluie, parfois la nuit et de temps en temps aussi à l'aube – mais toujours au bras d'une jeune femme à la beauté renversante. Cela dit, il n'était pas interdit de tourner quelquefois à Saint-Tropez.

J'ai esquivé cette rencontre devant le cinéma dans la mesure où je n'ai pas apostrophé Erik. Par inhibition. Et aussi parce que mon poulx s'accélérait et que je rougissais pour ainsi dire intérieurement,

commençant à craindre de rougir aussi extérieurement si je lui adressais la parole. La timidité qui m'a frappé dans la Bleibtreustraße n'aurait pas été plus grande si j'avais rencontré Jean-Louis Trintignant en personne. Je n'aurais pas non plus abordé l'acteur si je l'avais aperçu devant les vitrines d'un cinéma, je serais passé devant lui le cœur battant. Il fallait absolument que je me débarrasse de cette timidité. C'était inacceptable. Je n'étais pas un adolescent amoureux d'un acteur. J'étais étudiant. Erik était étudiant. Nous avons fréquenté le même lycée. C'était tout, il n'y avait vraiment pas de quoi être timide. Je l'appellerais. J'avais son numéro. Dès le lendemain. Il aurait peut-être envie d'aller au cinéma avec moi. Ou plutôt pas. Au cinéma on ne pouvait pas discuter. On pouvait tout au plus se tenir la main. Mais ce n'était pas ce que je voulais. Du moins avec Erik.

Finalement, je lui ai téléphoné quelques jours plus tard. Sur un ton très décontracté, ou en tout cas tel que j'imaginais un appel décontracté. Et ça a marché. Erik n'aurait sûrement pas voulu revoir un ancien camarade crispé, mais un étudiant en romanistique détendu et habitant à Berlin-Ouest, pourquoi pas, et il a proposé de lui-même un rendez-vous dans un café près de chez lui, sur le Ku'damm, à l'angle de la Leibnizstraße.

À ma grande surprise, il est venu en tenue de travail. Non pas une simple combinaison bleue, mais une veste claire, couleur crème, un pantalon de travail, et aux pieds de lourdes chaussures à bout dur. Même cette tenue lui allait bien, elle semblait presque à la mode. Par ailleurs il paraissait d'excellente humeur, n'avait rien de la personne qui travaille dur et avec discipline, de sorte que mon impression qu'il portait cette tenue de travail pour de pures raisons de style s'en est trouvée renforcée. Un style ouvrier ou technicien

pour les loisirs. Au cas où cela n'ait pas encore existé, Erik l'avait inventé.

Mais ce n'était pas le cas. Avant même que j'aie pu l'interroger, il a commencé à parler de lui et de son travail, et tout de suite déballé une autre surprise : il suivait une formation de menuisier ! Menuisier ? Ça ne me faisait ni chaud ni froid. Des tables, des chaises, des copeaux. Et un jour on se prenait la main dans la scie circulaire. Quel menuisier avait encore ses dix doigts ? Mais je n'ai rien dit de tel, je n'ai pas mentionné mes deux semestres d'architecture et me suis présenté comme un étudiant en littérature française, enthousiaste et francophile. Qui ne pouvait rêver mieux que d'étudier le français à Dahlem. La littérature française, le cinéma français, lire Aragon, André Breton, Sartre, Camus, *L'Étranger*, *La Peste*, Duras, Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*. Mais pas seulement. Foucault, Lacan, Derrida, Barthes et tous les autres étaient déjà dans mon viseur, même si j'avais plutôt tendance à les éviter. La philosophie n'était pas ma matière principale. Quant à lire Derrida, qui plus est dans le texte, je voulais garder ça pour plus tard. Il s'agissait d'abord de l'acquisition de la langue et de la didactique du français. J'ai quand même lâché les noms si doux à entendre de Sartre, Camus et Barthes, et j'ai aussi vanté les charmes du futur séjour en France, et surtout à Paris, auquel j'aspirais. Peut-être pouvait-on même être invité à passer un semestre à la Sorbonne, et j'habiterais alors à la Cité internationale universitaire, à la Maison Heinrich Heine. J'ai mentionné plusieurs fois la Cité internationale universitaire, j'y étais déjà allé, du moins dans le parc. Le mot « universitaire » me plaisait. Si on le prononçait bien, avec les consonnes dorso-uvulaires, comme disent les phonéticiens, ça sonnait terriblement français. Et je le prononçais bien, je n'en doutais absolument pas.

Erik a écouté tout ça avec un intérêt aimable et décontracté, y compris ma répétition de « universitaire », puis il m'a demandé : « Le français ? Pour enseigner ? Tu vas retourner au lycée ? » D'abord je n'ai rien dit. N'avait-il pas écouté ? Sartre, Camus, Duras, Beauvoir, Barthes, Lacan, Derrida. Ça ne suffisait pas ? J'avais complètement oublié les réalisateurs. Jean Renoir, Godard... *La Collectionneuse* m'est venu à l'esprit. Qui l'avait réalisé, déjà ? Tous des intellectuels de haut vol. Le nom ne voulait pas me revenir. Or je voulais qu'il me revienne. Je me taisais toujours. Et qu'est-ce que ça voulait dire : « Pour enseigner ? Tu vas retourner au lycée ? » Comme si j'étudiais à reculons. Pour finir en apothéose par un atterrissage à plat ventre dans un lycée de province du Nord. Pourtant, je n'avais même pas évoqué la didactique du français. Et l'acquisition de la langue étrangère non plus. À la rigueur, j'aurais compris sa réaction si j'avais parlé de didactique du français ou des stages au lycée qui nous pendaient au nez. Mais pas un mot de tout ça, pas une syllabe. Il fallait que je change de sujet. Erik me faisait face dans sa tenue de menuisier, et moi je devais me justifier d'étudier le français ? Avec le français, je pouvais aussi intégrer le corps diplomatique. Ou faire autre chose. Et puis même. Avait-il quelque chose contre le métier d'enseignant ? Manifestement oui. Il n'avait pas seulement une dent contre les enseignantes, mais aussi contre le métier en tant que tel. Et il n'avait aucun doute quant au fait que c'était mon avenir. Moi, je n'en étais pas si sûr que ça. Je pouvais encore devenir toutes sortes de choses. Sauf architecte. Malheureusement.

Couverture

Titre

1

Table des matières

Copyright

Du même auteur

Présentation

Achevé de numériser



Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris cedex 07 FRANCE
www.gallimard.fr

La traduction de cet ouvrage a reçu le soutien du Goethe Institut.



Titre original :
SCHÖNER DENN JE

© Suhrkamp Verlag Berlin, 2021.
© Éditions Gallimard, 2024, pour la traduction française.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE DISPARU (Folio n° 4548)

VOL HUMAIN, 2007

ANATOLIN, 2010

LE LAC DE GRUNEWALD, 2014

AU POINT DU JOUR, 2019

Aux Éditions Hachette Littératures

L'AMOUR TERRESTRE

HANS-ULRICH TREICHEL

PLUS BELLE QUE JAMAIS

À Berlin-Ouest, Andreas Reiss mène l'existence routinière d'un professeur de littérature, rêvassant devant des films français et cherchant à s'échapper par la lecture. Son souvenir reste marqué par Erik, ce camarade de classe fascinant, qui semblait tout vivre intensément et qui a tracé son chemin dans l'industrie du cinéma.

Un jour, les deux hommes se revoient, et de fil en aiguille Andreas s'installe dans l'appartement vide d'Erik. Dans ce décor inattendu, il va toucher du doigt un univers d'images miroitantes, de désir et d'amour éperdu, en fréquentant le glamour du monde du cinéma qui l'a tant fait rêver. Au cœur de cette fascination, une femme : l'actrice Hélène Grossman.

Dans ce nouveau roman où la rêverie côtoie le drolatique, Hans-Ulrich Treichel nous invite à nous pencher sur le temps qui passe et ses effets sur nos idéaux : que dirions-nous à l'enfant que nous étions de l'adulte que nous sommes devenus ? Avec une délicate mélancolie doublée d'un humour savoureux, *Plus belle que jamais* nous entraîne dans une comédie douce-amère sur l'écart entre nos aspirations à l'absolu et le quotidien dans lequel il faut bien vivre avec soi-même.

Hans-Ulrich Treichel, né en 1952 en Westphalie, est poète, romancier et essayiste. Il vit entre Berlin et Leipzig, où il enseigne la littérature. Son roman Le disparu («Folio» n° 4548), traduit dans plus de trente langues, lui a valu une reconnaissance internationale. De lui, les Éditions

Gallimard ont publié, entre autres, Anatolin (2010) et Au point du jour (2019).

Cette édition électronique du livre
Plus belle que jamais d'Hans-Ulrich Treichel
a été réalisée le 28 mai 2024
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072982026 – Numéro d'édition : 435057).
Code produit : U44424 – ISBN : 9782072982064.
Numéro d'édition : 435061.

Composition et réalisation de l'epub : [IGS-CP](#).